

moutons viennent pâturer. Les habitans de cette contrée rocailleuse et stériles ont de petite stature, basanés, actifs, hardis, courageux, endurcis au froid et à la fatigue, et passionnés pour la chasse du cerf qui est très-commun dans ces cantons élevés.

Les voyageurs étaient le 16 à Arz-roum, capitale de l'Arménie turque. Ils n'y séjournèrent pas, et poursuivirent la route dans les montagnes qui étaient absolument nues; on ne voit quelques arbres que sur le bord des rivières, ce sont des saules.

Le 23, on aperçut quelques arbres et des troupeaux de moutons; dans la plaine de Khinis, les pasteurs étaient des Kurdes. Les habitans de Khinis ils n'avaient jamais vu aucun Européen, et considéraient d'un air très-étonné M. Kinneir et son compagnon. D'ailleurs ils ne furent pas importuns; de même que ceux des villages voisins, ils étaient Arméniens, et leurs vêtemens, ainsi que tout leur extérieur, annonçait une misère extrême.

Le Sepan-dagh, dont la cime est blanchie par la neige, s'élançait au milieu d'autres montagnes également neigeuses; des nuages flottaient le long de ses flancs. Cette montagne, une des plus hautes de l'Arménie, domine le bord nord-est du lac de Van. Le 1^{er} juillet les voyageurs commencèrent

à gravir sur le Nimroud-dagh, chaîne élevée qui est le Niphates des anciens; parvenus à un col, leur vue s'étendit jusqu'au lac de Van, les parties les plus hautes du plateau étaient couvertes de neige.

Le lac de Van a près de trente lieues de long, et environ douze de large; l'eau en est saumâtre; on y pêche de très-bon poisson; il est entouré de montagnes qui, à cette époque, étaient couvertes de neige. Dans la plaine, la chaleur était excessive: ce pays, si haché, appartient à des chefs kurdes, qui déploient dans leurs maisons fortifiées la morgue et l'ignorance des seigneurs européens au temps de la féodalité. Ils ont su défendre leur indépendance contre les Persans et les Turcs.

Betlis, où les voyageurs arrivèrent le 3, est la capitale de cette partie du Kurdistan; cette ville située dans le cœur des monts d'Haterah, est sur le bord de deux petites rivières qui vont se joindre au Tigre. Les maisons sont bien construites en pierres de taille; le toit en est plat, elles sont entourées de vergers de pommiers, pruniers, poiriers, cerisiers et noyers. Les rues sont en général roides et d'un accès difficile. Chaque maison est un petit fort, précaution qui n'est pas inutile dans un pays si sujet aux troubles; quelques-unes ont de grandes fenêtres en ogive; le château, en partie ruiné, paraît être de construction antique; il est

sur un rocher isolé et perpendiculaire , qui s'élève au milieu de la ville. Il était la résidence des anciens beys ou khans du Kurdistan , que leurs dissensions intestines ont perdus. Les bazars sont bien approvisionnés en fruits et autres denrées de première nécessité ; la toile et tous les objets manufacturés y sont très-chers, parce qu'on y en apporte rarement. Des marchands s'aventurent quelquefois à y venir avec des étoffes et d'autres marchandises ; ils marchent alors en caravanes bien armées ; mais tel est l'état de désordre du pays qu'ils ont sans cesse à craindre de voir piller leurs marchandises et d'être mis à mort. C'est tout comme en Europe au moyen âge.

M. Kinneir ne put s'empêcher de regarder avec admiration la manière dont les Kurdes pratiquent de petits canaux pour amener des montagnes et des rivières l'eau qui arrose leurs jardins et leurs vergers. Il en fut d'autant plus frappé , que ce peuple grossier est d'une ignorance extrême. De plus, dit M. Morier, les Kurdes sont brutaux, fiers et querelleurs ; leurs mœurs et leur caractère n'ont pas éprouvé le moindre changement depuis le temps de Xénophon.

Ayant traversé des montagnes effroyables, les voyageurs arrivèrent le 11 à Sert (Tigranocerta). L'aga les entretint de l'antiquité de la ville qu'il regardait comme ayant été la plus fameuse du

monde. Il disait que l'on en pouvait suivre les traces à plus de deux milles. Le pays voisin est comparativement bien cultivé. Les laboureurs étaient alors occupés à faire la moisson. Ils travaillent pour leurs chefs qui les nourrissent. Ceux-ci, très-vains de l'antiquité de leur race, ont droit de vie et de mort sur leurs vasseaux, tiennent une espèce de petite cour, et ne sortent jamais sans être accompagnés d'une douzaine de domestiques.

« Ce ne serait pas, dit M. Kinneir, une conquête facile que celle d'un pays entrecoupé d'un si grand nombre de défilés étroits, de passages difficiles, et de montagnes inaccessibles, où les habitans pourraient se réfugier sans crainte d'être poursuivis : ils y trouveraient, pendant plusieurs mois, une nourriture assurée dans le lait de leurs chèvres et leur pain de glands doux ; tandis que les rigueurs de l'hiver, jointes à la rareté du fourrage et des vivres, auraient bientôt forcé une armée de se retirer, ou de se séparer en petits corps ; dans les deux cas, elle courrait un risque imminent d'être détruite. Les Kurdes sont sans foi et ont si peu de respect pour la vérité, qu'ils ne reculent pas devant le plus grand mensonge, pourvu qu'ils y trouvent leur intérêt. Ils sont jaloux des étrangers, et d'une grossièreté choquante ; d'ailleurs pleins de patriotisme ; ils s'es-

timent fort heureux de vivre à l'abri des vexations dans les montagnes qui les ont vus naître. Ils ne sont pas aussi sévères que les Turcs à l'égard de leurs femmes ; elles peuvent se montrer à visage découvert, et ne fuient pas à l'approche des hommes. Les Kurdes ont un grand respect pour la mémoire des morts ; ils élèvent toujours des monumens en honneur de ceux qui ont vécu saintement. Leur vêtement ordinaire, dans le territoire de Sert, est une longue robe de toile de coton blanche ; dans les environs de Bellis et de Maoulch, ils fabriquent une étoffe rayée. Le chef de Sert est, dans toute l'étendue du mot, un haut et puissant seigneur féodal. »

Les voyageurs passèrent ensuite dans le territoire de Herbo-Pari, renfermant plusieurs villages habités par les Yezids. Il est fréquemment question de ce peuple dans les relations des Européens qui ont parcouru ces contrées ; on dit qu'ils adorent le diable, ou plutôt qu'ils lui adressent leurs vœux. Ils sont ennemis irréconciliables des chrétiens et des musulmans. Ce sont des hommes braves et actifs ; ils ne s'abstiennent ni de vin ni de liqueurs fortes ; quoique cruels par principes, et par la manière dont ils sont élevés, ils sont tolérans en matière de religion, et ne partagent pas les préjugés de leurs voisins. Ils parlent la langue kurde, et n'ont pas de li-

vres. La plus grande insulte qu'on puisse leur faire est de cracher en leur présence.

Enfin les voyageurs virent Merdin le 17. Les cotteaux étaient couverts de vignobles, et le fond de la vallée de vergers. « Je puis assurer, s'écrie M. Kinnair, que depuis notre départ de Trébizonde, jusqu'à notre arrivée à Merdin, nous avons été dans des transes continuelles : sans cesse exposés à être dépouillés, soit par des voleurs, soit par les gens chargés de nous escorter, et livrés dans les villages où nous arrêtions aux importunités des paysans. »

Le désert qui sépare Nisibin de Mossoul est très-dangereux à cause des incursions des Yézidis de Sindjar. Leur nombre est à peu près de deux millions d'âmes ; leur puissance avait pris assez d'accroissement depuis quelques années pour les mettre en état de soumettre le pays voisin. Ils habitent des villages ou plutôt des cavernes souterraines pratiquées dans les flancs des monts de Sindjar, chaîne élevée qui coupe la plaine de la Mésopotamie au sud de Merdin. C'est là que les persécutions atroces des Musulmans les ont forcés de se réfugier. Le pays qu'ils cultivent est assez fertile pour les mettre en état de se passer du blé de leurs voisins. Leurs montagnes abondent en sources et en pâturages excellens. Les abricots, les raisins et les figues de Sindjar sont reconnus pour les meilleurs de l'Irac-Arabi.

En longeant la base du mont Masius, on approcha des ruines de Dara. La première chose qui frappe en entrant dans le village, est l'immense quantité de catacombes de formes différentes qui sont creusées dans le flanc d'une montagne calcaire dont la ville a tiré les matériaux de ses édifices. Quelques-uns de ces caveaux sont ornés de sculptures. Dara fut autrefois, de ce côté, le boulevard de l'empire d'Orient. On peut suivre dans la vallée, les fondemens des tours et des remparts; les restes de divers édifices attestent aussi l'antique grandeur de Dara. Un ruisseau d'eau vive qui traverse ces ruines a engagé quelques familles kurdes et arméniennes à s'y établir.

On passa le Tigre, on entra dans Mossoul, et le 8 août les voyageurs s'embarquèrent sur un kelek pour descendre le fleuve. Cette embarcation est un radeau long de vingt pieds et large de quatorze : il se compose de roseaux et de planches liés ensemble et soutenus par des outres enflées et posées verticalement. Une cabane en claies et en nattes avait été élevée au milieu du radeau; les rives du fleuve, à une distance de deux cents pas de chaque côté, étaient couvertes de saules et de champs de blé et de melons; l'on y apercevait des habitations temporaires qui étaient des tentes pour les laboureurs et les jardiniers : au-delà, l'œil ne découvre qu'un désert de sable.

Dans cette traversée, M. Kinneir perdit, le 10 août, son compagnon, M. Chavasse, qui depuis Merdin était malade. Il lui rendit les derniers devoirs le lendemain, et l'enterra dans un lieu écarté sur les bords du Tigre.

A mesure que l'on descend ce fleuve, on découvre sur plusieurs points de ses bords, des ruines de plusieurs lieux célèbres dans l'histoire. En approchant de Bagdad, les deux rives du fleuve sont couvertes de machines à arroser et de champs de melons.

M. Kinneir alla de Bagdad à Bassora en sept jours. Quoique le fleuve eût déjà beaucoup diminué jusqu'à la moitié de la distance qui sépare ces deux villes, le pays, de chaque côté du Tigre, n'est qu'un désert inhabité. Les broussailles servent de repaire à des bêtes féroces; on aperçut plusieurs lions étendus au soleil, et, pendant la nuit, on entendit leurs rugissemens épouvantables.

Toute la partie du désert qui environne Bassora était inondée par les eaux de l'Euphrate, qui avait rompu ses digues au-dessus de Korna, lieu situé à son confluent avec le Tigre; cet accident était arrivé plusieurs fois, depuis quelques années, par la négligence des Arabes à entretenir la levée qui contient les eaux du fleuve. S'ils continuent à n'y faire aucune réparation, Bassora sera bien-

tôt submergée par le Chat-el-Arab, nom que porte le fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate. Loin de fertiliser les terres, ces débordemens les rendent stériles, en y mêlant les particules salines qu'ils charrient en abondance de plusieurs parties du désert. Les grandes plantations de dattiers, qui rendent Bassora fameuse, avaient beaucoup souffert des inondations; quelques arbres étaient morts.

Depuis quelques années, Bassora était devenu le centre d'un très-grand commerce de chevaux que l'on y amène des parties de l'Arabie les plus reculées.

A la fin de septembre, M. Kinneir et quelques-uns de ses compatriotes s'embarquèrent sur un navire anglais qui partait pour Bombay; ils avaient frété un autre navire pour transporter leurs domestiques, leurs chevaux et leur bagage; ils naviguèrent de conserve jusqu'à l'île Kichmich dans le golfe Persique, où ils furent séparés par un coup de vent. Deux jours après, ce dernier bâtiment, quoique sous pavillon anglais, fut pris par Rama-Ben-Djaba, fameux pirate djovasmi. Ces forbans massacrèrent les trois quarts de l'équipage, tuèrent une partie des chevaux, et s'emparèrent de tout le bagage de M. Kinneir, dans lequel se trouvaient ses livres, ses instrumens, ses journaux de route, ses cartes et une belle collec-

tion de médailles, et d'autres curiosités qu'il avait recueillies dans ses voyages.

« Nous continuâmes notre route, sans nous douter de ce malheur, dit le voyageur. Mascat, où on relâcha, est la résidence d'un sultan ou iman, qui doit à son alliance avec les Anglais l'avantage d'avoir obtenu des secours contre les Vahabites. Les navires de Mascat naviguent dans toute la mer des Indes et jusqu'en Chine. La ville est située au fond d'un port, environné de tous côtés par les rochers les plus stériles de l'Arabie. Le climat y est constamment si sec et si brûlant, que les Persans appellent ce lieu Djehenam (l'enfer). »

Le 13 octobre M. Kinneir entra dans le port de Bombay.